

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 196: Brief Nr. 196
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

puisque vous même vous ne m'en parliés plus. Mais je viens d'apprendre par M. Tissot qu'il a refusé une seconde fois et que vous m'avés fait la grace de m'indiquer à S. E. de Munchhausen une seconde fois. Je tremble aussi souvent que je pense à la hardiesse que j'ai eu de me presenter pour un poste si fort andessus de moi, et que comme medecin je remplirois si mal.

Mais ma situation et celle de mes pauvres enfants m'y a forcé.

Br. ce 18 Janvier 1768.

Zimmermann.

196.

(Bern Bb. 28, Nr. 41. — *Teilmeyße gedruckt bei Grensdorff*).

Je fus très mortifié d'apprendre par votre lettre du 3 Fevrier que vous avés été malade, et si je ne l'avois été bien douloureusement moi-même, j'aurois eu l'honneur de vous ecrire plutot.

Un de mes amis m'a ecrit il y a quelque tems de Paris qu'il étoit attaqué avec presque tout Paris d'une Gripe. Je vous avoue, Monsieur, que j'ignorai ce qu'il vouloit dire, et je suis bien aise que vous me l'ayés appris. N'est-ce pas un nom nouveau donné à une maladie très connue?

. . . . Non seulement le poste d'Archiatre, mais même celui de Hofmedicus est trop bon; mais dans la situation où je suis il faut pourtant tenter un peu la fortune. Ce qu'il y a de mieux, c'est ce me semble d'attendre la reponse que vous fera S. E. de Munchhausen.

Par le debut de l'ouvrage dietetique que M. *Tralles* a adressé au Roi de Pologne, je ne crois point qu'il aye le desir d'être medecin d'une cour.

Nous avons des maladies bilieuses de tout coté, et il en meurt assés de monde dans le baillage de Königsfelden. M. *Tscharner* m'a voulu faire l'honneur de me charger de ceux de Mandach, mais je n'aurois pas été en état de m'y transporter ni à pied ni à cheval ni en voiture. Je l'ai donc prié de permettre que j'y envoie M. le conseiller Füchslin de Brugg, en promettant de l'aider journellement de mes conseils sans en demander à L. L. E. E. aucune recompense; et voilà ce que j'ai fait depuis dix jours . . . Le ministre du lieu, M. Meyer, visite tous les malades deux ou trois fois par jour . . . C'est un homme extrêmement pieux et très valetudinaire; il avoit les plus grands prejugués en medecine, mais mon ouvrage sur la dyssenterie l'en a gueri, et si bien gueri qu'actuellement tout maladif qu'il est lui-même, il se porte partout lui-même et donne les meilleurs conseils. Mais il m'écrit le 18 Fevrier: Die steinernen Seelen lassen sich weder vor ihren Mißbräuchen warnen, noch zu einem ordentlichen Gebrauche der Mittel bewegen, Unvernunft und Eigensinn ist der meisten Führer.

C'est une consolation bien douce pour moi que ce livre sur la dyssenterie excite plusieurs ministres de campagne à faire le bien que sans cela ils n'auroient jamais fait; malgré les clameurs de quelques-uns d'entre eux contre ce livre, et malgré le triomphe de ceux qui ont dit par ici que Messeigneurs du senat de santé n'y avoient fait aucune attention.

J'ai reflechi à l'ouvrage sur l'irritabilité, et je suis au desespoir d'être forcé à vous dire, Monsieur et très cher Patron, que je n'aurai pas le tems

pendant plusieurs mois de me charger d'aucun ouvrage littéraire quelconque. Mais dès que l'été me procurera plus de repos, je me verrai obligé à songer au troisieme Tome de mon Tr. sur l'experience qu'on desire de tout coté, et qui me coutera pour le moins une année entiere de travail. Ajoutés à cela que je ne puis ni lire ni ecrire à la chandelle et que la vie sedentaire me tue.

J'ai reçu hier par un anonyme les representations des C. A. B. de Geneve du 13 Fevrier. J'ignore qui me fait depuis plusieurs mois cette ennuyante galanterie, je deteste cette espee de lecture, et je n'ai lu aucune de ces brochures. De grace dites-moi pourtant, Monsieur, à quoi tout cela aboutira?

Br. ce 21 Fevrier 1768.

Zimmermann.

197.

(Bern Bb. 28, Nr. 87. — Frensdorff S. 170.)

La maniere infiniment genereuse avec la quelle vous avés bien voulu me faire connoître à S. E. de Munchhausen, l'esperance que vous avés conçu en ma faveur et temoigné à ce grand ministre, jointe aux soins empressés de mon ami Tissot, a produit un effet frappant: je suis appelé par S. E. de Munchhausen à la place de feu M. Werlhof avec douze cent ecus de Pension.

Je ne scaurois vous exprimer, Monsieur et très gracieux Patron, tout ce que mon cœur me dit pour vous dans cette occasion. Je ne scaurois même vous decrire aves assés de clarté l'impression que cette nouvelle a fait sur mon esprit: c'etoit un melange de plaisir et de crainte. Le plaisir diminuant la